

Bande dessinée Profusion

Jean Obélix Lefebvre

Number 52, June–July–August 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21562ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lefebvre, J. O. (1993). Bande dessinée : profusion. *Nuit blanche*, (52), 50–51.

Profusion

Une pile haute comme ça! Je n'en demandais pas tant. Et, gourmand, sujet comme vous à la névrose de consommation du futile, je me suis laissé déborder. Du lot émergent quelques titres un tant soit peu accrocheurs, toujours des mêmes auteurs, ce qui me donne quelquefois l'impression de vous radoter mes goûts. Mais, croyez-le bien, il est difficile pour un chroniqueur snob d'inclure Bob Morane ou Michel Vaillant dans ses sujets de prédilection. Ce qui ne vous empêchera jamais d'être les maîtres (?) de l'offre et de la demande.

**L'état morbide, t. 3,
Waterloo exit,
de Hulet,
«Caractère», Glénat, 1993.**

C'est sous-titré *Waterloo exit*. Troisième tome? C'est donc que j'aurais raté les deux autres? Dommage. Pas que le scénario soit si original. Des histoires d'envoûtements, il y en a treize à la douzaine. Mais regardez-moi ce traitement d'image, Waterloo, ce ciel si bas, ces atmosphères mouilleuses, terreuses! Ces vieilles gravures qu'on ressuscite, Napoléon sous la pluie! Puis ce soleil jamais avéré qui glisse des rayons timides sur une plaine obèse de ses dévorances! Hulet est probablement plus un peintre qu'un auteur de bande dessinée. Il nous rend si bien la tristesse d'un mausolée. On revient plus tard à son récit, pas si mal tout de même, qui nous fera à jamais douter de l'intégrité des concierges.

**La nuit des clandestins,
de Daniel Ceppi
et Pierre Christin,
Les Humanoïdes Associés,
1992.**

On aimait mieux les œuvres de Daniel Ceppi lorsqu'il s'inspirait de ses propres péripéties marginales, lorsqu'il incluait ses merveilleuses esquisses de voyages au sein de ses histoires. Puis, il y avait le noir et blanc qui lui sied mieux. Ici, on utilise la couleur, des aplats, des couleurs éteintes, des trames qui n'ajoutent rien aux volumes, comme un outil dont on n'a que faire. Une simple rallonge de budget? *La*

nuit des clandestins semble avoir été réalisé dans la précipitation.

Nouvelle dimension, la collaboration avec Christin. Celui-ci fit les beaux jours de Mézières et un peu ceux de Bilal. Son scénario prend des allures de manifeste idéologique tiers-mondiste. Malgré l'agrément moral, on sort de l'album un peu gêné par tant de simplisme et de manichéisme. Difficile d'adhérer même aux péripéties d'un envahissement si spontané du territoire français par des minorités si visibles. Un tel fantasme fera plus plaisir à des attardés du style Front National qu'à des esprits émancipés.

**Sacré Jésus!,
de Tronchet,
«Manuscrit», Delcourt, 1993.**

Cet album, je recommanderais qu'on le garde pieusement chez soi pour dérider le Témoin de Jéhovah qui, finalement, a réussi à s'introduire dans votre salon et ne sait plus quelles écritures vous commenter. Ou bien de le glisser dans la réserve à missel pour utilisation durant les prêches et les prônes. Sûrement qu'on n'aurait pas connu les tristes événements de Waco (Texas) si David Koresh et le F.B.I. l'avaient lu de concert.

Tronchet, après s'être penché sur les destinées héroïques de Raymond Calbuth, nous livre là un ouvrage dont tout carabin pourrait faire son profit. Il y a là toute la vie de Jésus revue et corrigée, moins tragique peut-être, mais tellement *cool*!



L'État morbide par Hulet

**Ranxerox,
La totale,
de Liberatore et Tamburini,
L'Écho des Savanes /
Albin Michel, 1993.**

Nous pardonnerons-nous jamais cette fascination? Ranxerox est violent, morbide, pornographique. C'est plein de culs de jeunes filles impubères, c'est camé jusqu'aux yeux et les auteurs ne nous épargnent aucune atrocité. *No future!* Mais ça colle déjà à l'ordinaire de nos décors vandalisés! Mais c'est l'illustration du refoulé d'aujourd'hui, homme robotisé, programmé pour les pires méfaits anonymes, malfaiteur en douce. Ranxerox est un pur produit de-



**Portrait de l'artiste,
de Gérard Lauzier,
Dargaud, 1993.**

Lauzier était parti faire du cinéma. On se rappelle l'inénarrable *Petit Con*. On s'ennuyait de lui dans la bande dessinée depuis *Souvenirs d'un jeune homme* datant de 1983. Il nous donne donc la suite dix ans plus tard. Ce n'est pas pour nous réconcilier avec l'ordinaire de la nature humaine. Son jeune homme s'était fait une petite vie en province, décorateur de théâtre et publicitaire, marié, père de charmants bambins, tiraillé toujours par des rêves moitié lubriques, moitié glorieux. En témoigne son journal. Nous allons ici le suivre jusqu'à sa remontée à Paris.

On ne devient pas adepte de Lauzier pour les qualités de son dessin. Celui-ci serait plutôt élémentaire quoiqu'efficace. Non, Lauzier, c'est plutôt le trait acide des mots, la captation des arrière-pensées les plus odieuses, la démystification de nos prétentions. En un mot, Molière et lui feraient un sacré tandem.

**Celui qui est né deux fois, t. 2,
La danse du soleil,
de Derib,
Lombard, 1993.**

Derib, c'est le père de Yakari, également de Buddy Longway et, plus récemment, de Job. C'est un vieux routier des histoires amérindiennes. *La danse du soleil* nous amène à pénétrer les rites d'initiation. Il s'agit donc plus d'un récit ethnologique que d'une aventure sur le mode habituel de la fiction romanesque. Comment un jeune Amérindien devient-il un homme adulte et acquiert-il son nom définitif? Derib nous répond par un récit détaillé et glisse en fin de volume des croquis et des plans à propos de ce rite initiatique.

**Jeux pour mourir,
de Tardi,
d'après le roman
de Geo-Charles Veran,
Casterman, 1992.**

Vous avez aimé ses Léo Mallet? Cette fois, vous plongerez dans un univers néo-réaliste de la presque immédiate après-guerre. Avec la France profonde comme décor. Un temps où les gamins, en culottes courtes, s'inventent des jeux meurtriers. Le mal de vivre, c'est pas nouveau! D'autant que, lorgnant le spectacle des adultes, fous, poivrots, arnaqueurs et frimeurs, les mômes sont condamnés à de drôles d'abécédaires.

Tardi relâche cependant de plus en plus son trait. Une dame me faisait remarquer qu'on distingue difficilement un personnage d'un autre. C'est vrai! Mais on y gagne sur le plan du fauvisme des couleurs. Chaque scène à haute densité émotive est noyée d'un cramoisi, d'un mauve ou d'un bleu qui fait point d'orgue. Tardi n'a pas d'équivalents dans la bande dessinée. On pense, en contemplant ses images à l'expressionnisme d'un Otto Dix ou d'un Van Dongen. Il s'agit moins d'un récit que du sentiment vif de vies dérisoires.

**Les années pattes d'eph',
de Max Cabanes,
L'Écho des Savanes /
Albin Michel, 1992.**

Il y a eu Colin-Maillard tout d'abord. Max Cabanes revisite sa jeunesse. Castagnes, narcissisme en commun, les filles, on a vite fait le tour. Tout de même quelques moments chatoyants comme ceux des premiers émois en ce qu'ils ont de dérobé, d'incomplet. Et avec Cabanes, le dessin et la couleur sont toujours une joie, évocation à la fois personnelle et fidèle d'une époque subjective. Difficulté, l'écriture cursive n'est pas toujours très nette. Ma propre apothéose fut atteinte au chapitre dernier lorsqu'il évoque l'attrait de la femme mûre sur l'adolescent dominé.

**Julien Boisvert, t. 2,
Grisnoir,
de Michel Plessix et Dieter,
«Conquistador», Delcourt, 1991.**

Ce pourrait bien être le Tintin d'aujourd'hui. Julien Boisvert en est à sa deuxième aventure. Fils d'une diva égocentriste, il s'émancipe d'un cocon trop confortable en partant vers l'Afrique y découvrir le double visage de la coopération. Dans sa deuxième aventure, toujours poursuivi par l'indélébile souvenir de ses premiers amours, il remet de l'ordre dans le cœur d'un enfant. Omniprésente, la psychanalyse constante du personnage Julien Boisvert, son désir idéaliste de devenir un homme sans devenir un salaud. C'est assurément un motif d'aventure interminable, mais dont on ne se lasse pas jusqu'à maintenant.

Sur le plan de la réalisation, les albums doivent probablement beaucoup à Isabelle Rabarot, chargée des couleurs. Quoi qu'il en soit, rares sont les trios aussi réussis. ■

par Jean Lefebvre

sign. On l'a fabriqué de tissus synthétiques et de restes d'une photocopieuse, pas meilleur baiseur en ces temps de sida et de morosité!

Il fait des malheurs dans son Italie natale. On en redemande. Finie l'ère des superhéros gentils! Sûr que le dessin de Liberatore, crayonné agile, volumes à l'aérographe, garde-robe psychédélique, décors crados, tout concourt à flatter notre usine à fantasmer. Tamburini nourrit, lui, un scénario qui fut d'abord erratique, la créature Ranxerox se suffisant souvent à elle-même, histoires très brèves à peine ébauchées. Mais cette fascination, ne cesse de m'inquiéter.